

## Rassegna del 20/07/2012

### TEATRO SAN CARLO

20/07/12	Monde	20	Intervista a Pippo Delbono - Delbono, la speranza di aprire l'opera al popolo (gc)	<i>Roux Marie-Aude</i>	2
20/07/12	Monde	20	La « Cavalleria rusticana », lumières picturales et rite païen	...	4

**TEATRO SAN CARLO**

# Pippo Delbono, l'espoir d'ouvrir l'opéra au peuple

Le metteur en scène italien crée la surprise en présentant sa première pièce lyrique au Théâtre **San Carlo** de Naples

## Rencontre

### Naples

S'il est un endroit où l'on n'attendait pas, mais alors pas du tout Pippo Delbono, c'est bien l'opéra. Quoi ! Le « *bouddhiste, anarchiste, communiste* », créateur d'un théâtre iconoclaste, dans le temple rassis de l'art lyrique ? Et pourtant le metteur en scène italien, acteur, auteur, dramaturge et cinéaste, a présenté du 13 au 19 juillet au Théâtre **San Carlo** de Naples sa première mise en scène lyrique : *Cavalleria rusticana*, de Pietro Mascagni, l'un des fleurons de l'opéra vériste italien.

La musique irrigue depuis toujours le travail du trublion Delbono. Toutes les musiques. De Joan Baez à Frank Sinatra en passant par Lully, Bach, Verdi, Penderecki, avec une prédilection très marquée pour Frank Zappa, dont le morceau *Plastic People* a donné en 2002 son nom au spectacle *Gente di plastica* (« gens de plastique »).

**« La musique passe par tout mon corps. Parfois j'emporte mon violon, je joue une seule note pendant des heures »**

Pippo Delbono, enfant, a d'ailleurs été biberonné au son du violon dont jouait son père trois à quatre heures tous les soirs en rentrant de son travail d'employé à l'hôpital. Il l'a lui-même appris à l'âge de 4 ans, insistant sans preuve formelle, comme son propre père, sur le fait qu'il est certainement un descendant du grand virtuose génois Niccolò Paganini. « *Il paraît qu'il souffrait du syndrome de Marfan. Il avait les ligaments des mains trop souples. Je possède moi-même une hyperlaxité ligamentaire* », insiste-t-il en retournant son pouce contre son poignet.

S'il est ensuite passé au piano pour contrer ce violon « obligé », c'est pour mieux finir avec le piano du pauvre, l'accordéon, qu'il joue sur scène dès son premier spectacle, en 1986, *Il Tempo degli Assassini* (« le temps des assassins »).

« *Je suis un animal, confie-t-il. La musique passe par tout mon corps. Parfois j'emporte mon violon, je joue une seule note pendant des heures, cherchant l'harmonie, la poésie.* »

Cette exigence de la note « juste », Pippo Delbono l'a durement acquise auprès de Pepe Robledo, adepte du « training » de l'Odin Teatret (Argentin rencontré en 1983 et, depuis, toujours compagnon de route), après que Ryszard Cieslak, l'acteur de Grotowski, lui avait « cassé tous ses repères ». Il y a eu aussi la leçon prise à Wuppertal auprès de la grande dame de la danse, Pina Bausch. Et la pratique du théâtre oriental – nô, kabuki, théâtre balinaï, et l'art des samourais. Pippo Delbono se lève et ploie les genoux : « *Le corps du comédien joue une partition physique.* »

En 2007 au Théâtre lyrique expérimental de Spolète, Pippo Delbono a réalisé une première approche de l'opéra avec *Obra Maestra* (« chef-d'œuvre »), une relecture libertaire et provocatrice fondée sur le projet inédit de Frank Zappa. « *Un opéra construit dans le chaos* », dira-t-il. A cette époque, il part en guerre, dénonce l'opéra comme un « *art malade* », monstrueuse alliance de la « *bourgeoisie du théâtre* » – et d'une « *bureaucratie totale* ». Il proclame fièrement qu'aucun de ses amis n'y va jamais, fustige l'Italie « *pays de mafia et de snobisme culturel* » et voit Pavarotti comme un artiste « *inutile* » parce qu'une belle voix sans révolte ne suffit pas à émouvoir.

Quatre ans plus tard, en janvier 2012, il monte un autre projet : *Doppo la battaglia* (« après la bataille »), présenté au Théâtre du Rond-Point, à Paris). Pippo Delbono l'a primitivement conçu « *comme une œuvre lyrique qui devait être créée au Théâtre Bellini de Catane avec de la musique de Verdi, autour des 150 ans de l'unité italienne* ». La crise survenue, avec ses coupes budgétaires, l'affaire tourne court, « *d'abord plus de solistes, puis plus de cœur, enfin plus d'orchestre... l'opéra a disparu* », accuse-t-il, évoquant le clientélisme dans l'Italie berlusconienne.

Quand on lui demande s'il n'y a pas dans tout metteur en scène italien (les exemples sont légion) un

atavisme lié à l'opéra, il acquiesce : « *c'est dans notre karma* ». D'ailleurs dans *Urlo* (2004), Pippo Delbono a déjà fait entendre un extrait de *Cavalleria rusticana*. Le terrible duo de la malédiction que Santuzza assène à son amant Turiddu qu'elle croit toujours amoureux de Lola. Il y avait aussi la Banda di Testaccio de Rome, la voix de la chanteuse populaire engagée, Giovanna Marini... *Cavalleria rusticana* n'est pas passé comme une lettre à la poste. Les amis de Pippo Delbono ont crié à la trahison de classe, au déni politique, au parjure artistique. Lui dit qu'il va où son vent créateur le pousse. « *Je ne vois pas pourquoi je ne commencerais pas un nouveau parcours dans l'opéra* », affirme-t-il, et ce d'autant qu'il s'est fixé un but :

**Il voit Pavarotti comme un artiste « inutile » parce qu'une belle voix sans révolte ne suffit pas à émouvoir**

que l'opéra redevienne un art populaire.

Son étendard ? Bobo, son acteur microcéphale et sourd-muet, rencontré il y a seize ans à l'hôpital psychiatrique d'Aversa alors qu'il était lui-même en pleine dépression, et qui est devenu l'acteur fétiche de la compagnie depuis *Barboni* (« clochards ») en 1997.

Pippo Delbono n'a pas choisi. Il a été choisi. D'abord par une femme. **Rosanna Purchia**, surintendante du Teatro di **San Carlo** depuis 2010, fidèle de Giorgio Strehler et de Luca Ronconi au Teatro Piccolo de Milan, qui « *a toujours suivi mon travail et voulait depuis longtemps que je vienne travailler à Naples* ». Ensuite par Pietro Mascagni : le projet tournait autour de la *Salomé* de Richard Strauss. Pippo hésitait. Il est venu au **San Carlo** en novembre 2011 pour apprendre au milieu d'une conversation qu'il allait monter *Cavalleria rusticana* en juillet 2012. « *Je me suis précipité aux toilettes avec mon iPhone pour voir ce que c'était, lire le synopsis. J'ai demandé quelle était la meilleure version. On m'a répondu Karajan, La Scala, juin 1965.* »

Intervista a Pippo Delbono - Delbono, la speranza di aprire l'opera al popolo (gc)



Vissé à son iPhone, Pippo l'a écouté jusqu'à en connaître la moindre note. « *Je ne lis pas bien la musique, mais j'ai l'oreille absolue. Au point que mes musiciens me demandent parfois si je ne peux pas aller m'occuper un peu plus de mes acteurs!* »

Pippo Delbono a commencé à travailler sans savoir ce qu'il allait faire. Il voulait simplement une grande pièce rouge, d'un cinabre violenté de noir. Le rouge de la passion d'amour et de la mort. Le rouge de la Pâque et de la résurrection. Le rouge du gant de toilette taché par sa mère, morte à l'hôpital le 22 mai, quelques semaines avant le premier spectacle de son fils, où elle n'était pas dans la salle. « *Tout cela, je ne l'ai compris qu'après, dit-*

*il. Cavalleria rusticana est complètement lié à ma mère, l'amour de ma vie, ma grande amie. Elle que j'ai tuée quand j'étais jeune, dont j'ai contredit les idéaux de chrétienne-démocrate dans ma vie professionnelle, mes convictions politiques de gauche, mes amours homosexuelles, la séropositivité.* »

C'est pour elle aussi que Pippo Delbono a lu un prologue, ce 13 juillet, debout devant le public d'une première plutôt chic. Deux courtes histoires de Pâques, cette toile de fond au drame de Mascagni. L'une raconte sa visite dans un village de Sicile abandonné après un tremblement de terre. Entre des ruines à l'élégance défraîchie, il a retrouvé un agneau en tissu qu'il a rapporté à Bobo.

L'autre est liée à sa mère, déjà malade et sans rémission. Accoudés à une fenêtre de la maison familiale, à Varazze, en Ligurie, où il est né en 1959, ils regardaient les feux de la veillée pascale. Sans parler, ils avaient vu danser dans les flammes « *la vie, la mort, la résurrection et leur séparation prochaine* ». Pippo Delbono prend le temps de redire en italien un court poème appris enfant. Il y est question d'absence, de destruction et d'un cœur dans lequel aucune croix ne manque. « *Je suis dans un moment de créativité magnifique... Magnifique, mais "senza mamma"* », soupire Pippo Delbono en tenant son ventre de samouraï blessé. ■

MARIE-AUDE ROUX



Pippo Delbono et Elena Zilio, dans le rôle de Lucia, le 13 juillet au Teatro di San Carlo. LUCIANO ROMANO

# La « Cavalleria rusticana », lumières picturales et rite païen

## Naples

*Cavalleria rusticana* vu au Teatro di [San Carlo](#) de Naples ou à l'Opéra Bastille dans la même saison, ce n'est pas le même opéra de Pietro Mascagni (1863-1945). A Paris, il y a la mise en scène grandiloquente et folklorique de Giancarlo del Monaco (*Le Monde* du 19 avril). A Naples, la Sicile toute proche, une exsudation de la violence et du soleil. Il y a surtout Pippo Delbono qui réalise ici une jolie entrée en matière. Le mot est juste : le metteur en scène ne peut en effet aborder les choses autrement qu'avec son corps. Alors il s'invite sur le plateau. Hôte et officiant, en habit et nœud papillon, cheveux gominés, dont le regard distancié et amoureux semble rêver les moindres inflexions musicales. Présence anecdotique ? Cela se pourrait si Pippo Delbono n'avait l'intuition géniale – trop oubliée – de se fondre dans la musique. Pas de transposition, cette arme à faire de l'inscription contemporaine. Pas de tag théâtral (démultiplication des actions secondaires, présupposés psychologiques). La grande affaire n'est pas de faire oublier le chant, bien au contraire. Pippo Delbono ne cache rien du ventre, des seins, des reins, cabrés dans la projection vocale. Et son plateau projette à mort pour la plupart des grandes voix : Susanna Branchini (Santuzza), Stuart Neill (Turiddu), Ambrogio Maestri (Alfio), Elena Zilio (Mamma Lucia), Giuseppina Piunti (Lola).

Le théâtre, lui, se tient hors du chant et bannit toute rhétorique convenue. Fini les mains qui s'écartent du corps dans la douleur (jalousie de Santuzza, terreur de la mère), les volte-face assurant la surprise ou la rage (vengeance d'Alfio, trahi par Lola et Turiddu). Le théâtre, c'est cette mère qui voit disparaître son fils et ne le retient pas, mais dont les

mains se tendent une fois qu'il a quitté la scène. La danse sauvage de Pippo Delbono en miroir de celle du chef d'orchestre.

## Les forces des origines

Comme tous les grands, Pippo Delbono a traité le chœur comme une somme d'individualités. Réfractaires au détail scénique, soucieux du moindre dépassement horaire, exigeant d'être payés comme figurants s'il leur fallait rester sur le plateau sans chanter : un jour, Pippo Delbono les a renvoyés chez eux en disant qu'il allait travailler avec Karajan et les musiciens de la Scala. Il a sorti l'enregistrement de 1965. Pendant une heure et demie, il est resté avec son iPhone sur un plateau vide. Il n'y a plus eu de problèmes.

Et puis il y a Bobo, « l'acte révolutionnaire ». Bobo dans l'église de Pâques les bras chargés de fleurs. Bobo en chasuble d'enfant de chœur portant la croix du Supplicié. Buvant son vin à l'auberge de Mamma Lucia. Tour à tour poignant, touchant, amusant. La chambre rouge-noir de Sergio Tramonti, les costumes millimétrés de Giusi Giustino, les lumières picturales d'Alessandro Carletti ont participé au rite païen de Pippo Delbono. Sous la direction démiurge et inspirée de l'Israélien Pinchas Steinberg, le chœur et l'orchestre du [San Carlo](#) ont donné le meilleur d'eux-mêmes. Ce n'était pas le Pinchas Steinberg si souvent entendu au Théâtre du Capitole à Toulouse et à l'Opéra de Paris. C'est que Pippo Delbono avait convoqué une fois de plus les forces des origines, comme il l'a toujours fait, comme il le fera jusqu'au bout. ■

M.-A.R.

*Cavalleria rusticana*, de Pietro Mascagni. Mise en scène : Pippo Delbono, Teatro di [San Carlo](#) de Naples (Italie). Du 13 au 19 juillet. Teatrosancarlo.it

